

Des poètes au temps de la pauvreté

Olivier Coyette

Volume 52, Number 3 (291), April 2011

Ruptures et filiations : dix années de Jamais Lu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64053ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coyette, O. (2011). Des poètes au temps de la pauvreté. *Liberté*, 52(3), 78–89.

DES POÈTES AU TEMPS DE LA PAUVRETÉ

Nous avons le devoir de faire du bruit. Nous devons conserver au centre de notre monde le lieu de nos incertitudes, le lieu de notre fragilité, de nos difficultés à dire et à entendre. Nous devons rester hésitants et résister, ainsi, dans l'hésitation, aux discours violents ou aimables des péremptoirs professionnels, des logiques économistes, les conseillers-payeurs, utilitaires immédiats, les habiles et les malins, nos consensuels seigneurs.

JEAN-LUC LAGARCE

C'est de choses inachevées que je parle ce matin
Devant la mer qui s'étale à mes pieds.

KENNETH WHITE

La terre d'Afrique

Est rouge encore, Dieu merci. C'est depuis cette terre que je relis ces lignes, après avoir entamé hier un module de formation auprès d'étudiants en art dramatique, au Burkina Faso. C'est pendant ce voyage que j'écris, dans ce mouvement où je me situe et au sein duquel j'évolue, depuis quelques années, que je prends la parole. Je ne m'exprimerai que brièvement, sur quelques points précis, incomplets, lacunaires, subjectifs. Aucune prétention à l'exhaustivité ou à

la rigueur universitaire... Seulement un poète qui prend la parole, puisqu'on a eu la gentillesse de la lui donner.

Nous vivons dans une époque pauvre, c'est Deleuze qui le dit¹. Cette notion de pauvreté, liée à la pertinence de la présence des poètes, a été questionnée par Jean-Luc Lagarce, dans un de ses essais, et avant lui par Hölderlin, dans un de ses poèmes.

Lisons-les :

Pourquoi des poètes du temps de la pauvreté, et pourquoi des artistes encore du temps de la guerre et de la haine, et pourquoi toujours le théâtre les jours de la douleur, *malgré tout* et quel rôle encore au texte, à la réflexion, au questionnement sans fin et quel droit à la parole, si fragile, et mal assurée les jours de la destruction?

[...]

Ne vaudrait-il pas mieux écouter en effet, acquiescer, rester là dans son rôle, amuser et ne pas inquiéter, faire ce qu'on dit et non ce qu'on pense, prendre sa belle mine de circonstance et parler de belles et longues heures entre gens qui s'entendent et se comprennent de la dureté du temps sans se soucier jamais d'en changer le cours, ne serait-ce qu'une seule seconde?

Et remercier encore poliment de ce qu'on nous doit pourtant, et se prosterner avec déférence pour une aumône prise sur notre propre fortune? Et transformer le lieu de l'Art, du Questionnement, la maison commune de notre citoyenneté et de sa représentation, en lieu si raisonnable et si inoffensif du divertissement².

Et

Le sommeil souvent me paraît moins lourd que cette veille
Sans compagnon, cette fiévreuse attente... Ah! que dire encor?
Que faire?
Je ne sais plus — et pourquoi, dans ce temps d'ombre misérable,
Des poètes³?

Si je place ma prise de parole sous le signe tutélaire de ces deux aînés, et si je m'apprête, moi aussi, à faire un peu de « bruit », c'est

1. Dans *Abécédaire*.
2. Jean-Luc Lagarce, « Pourquoi des poètes du temps de la pauvreté », dans *Du luxe et de l'impuissance*.
3. Hölderlin, *Élégies*.

que je ne puis que partager ce constat de pauvreté concernant notre époque, en termes de création artistique, de bouillonnement intellectuel, et d'échanges.

Mon expérience québécoise m'a montré (ou appris) que les Québécois n'aiment pas qu'on les critique : ils se sentent facilement « pris de haut », jugés — surtout si la critique vient de quelqu'un du continent européen — et de vieux complexes resurgissent, qui les poussent à une fierté portée en étendard et associée à une problématique identitaire souvent hors de propos. En tout cas aux yeux de leur interlocuteur. Ainsi, en associant systématiquement la question identitaire et la fierté québécoise à la controverse intellectuelle, le Québécois s'autorise à ne pas se remettre en question.

« Vous ne pouvez pas me parler comme ça », ou « Au Québec, on ne parle pas de cette façon-là » sont des phrases que j'ai entendues souvent. Si la France pratique le débat comme un art cruel de l'affrontement, le Québec, lui, ressemble à la Belgique en ceci qu'il vise systématiquement le consensus mou, préférant la gentillesse de façade à la colère sincère, préférant l'hypocrisie « à l'américaine » — sourires Colgate et cheveux peroxydés — à la confrontation puissante et indispensable des idées.

Ce qui m'alarme, dans cette pseudo-disposition au débat, qui est au fond une manière de vider de son sens la démocratie, c'est la tournure identitaire que prennent les choses. En effet, ne pas vouloir, ne pas être capable de s'impliquer dans un débat de fond est une chose ; l'éviter systématiquement au nom d'une vieille revanche à prendre sur l'histoire (l'ancienne domination française sur la Belle Province) est à mes yeux une erreur fatale. Qui me fait penser aux arguments des extrémistes flamands, dans mon pays : « Nous ne dialoguerons pas avec les francophones car ils nous ont humiliés pendant des décennies. » C'est vrai, mais pourquoi refuser de regarder devant, au motif de solder de vieux comptes ? Quelles réparations attendre d'un passé révolu ? C'est aussi le même problème chez nous avec les pseudo « libres penseurs », qui refusent le dialogue avec les chrétiens sous prétexte de toute l'histoire de l'Église, de l'Inquisition, jusqu'aux prêtres pédophiles qui les ont éduqués dans leur enfance...

Dans la bataille entre ceux qui, imparfaits et conscients de l'être, souhaitent le dialogue, et ceux qui le refusent systématiquement, je me placerai toujours dans la première catégorie, car la pire des choses, à mes yeux, est de *ne pas parler*.

Mon but ici est de prendre la parole non pas pour attaquer les Québécois, mais pour les *critiquer* dans un appel au dialogue et à la réflexion, comme je critique la Belgique ou la France, pays dans lesquels je vis et travaille — ce qui est la tâche de l'artiste, de l'intellectuel... *faire du bruit*, donc.

On peut en effet appliquer à l'artiste la définition que — je pense — Sartre réservait à l'intellectuel : « C'est quelqu'un qui va là où on ne l'attend pas pour répondre à une question qu'on ne lui a pas posée.⁴ »

Ce n'est donc pas en tant que Belge, Européen ou vieux-continentaliste que je prends la parole (et encore), c'est en tant que poète. Et c'est à celles et ceux qui pensent que notre patrie est dans la langue que je m'adresse en priorité.

Écrire

Tout commence avec l'écriture. De là naît notre rapport au monde, aux choses, aux êtres. Si nous regardons les parcours d'hommes et de femmes de lettres très différents, nous voyons qu'ils ont cela en commun, cette bénédiction (ou malédiction) de la langue.

J'ai trouvé mon identité dans la langue française, le français de France, celui de Voltaire et d'André Breton, celui de la *NRF* et de Marcel Proust. Mais aussi Flaubert, Balzac, Saint-Simon. Et encore Violette Leduc, Georges Perros, Henri Calet... d'autres, tant d'autres encore.

Je pense que pour tous les francophones, il y a une source vive dans laquelle aller puiser : le français du XVIII^e siècle, le français des Lumières. C'est notre patrimoine commun. La « chose littéraire », comme disait Bernard Grasset, l'« esprit de la langue », si cher à Jean Paulhan, sont menacés par l'américanisation et la « nipponisation » du monde. La culture manga et la littérature du réel ont infiltré les esprits d'écrivains d'aujourd'hui qui se préoccupent plus d'effets et de rebondissements dans le récit que de la beauté⁵ des phrases qu'ils écrivent.

Or nous pouvons communier dans la beauté de la langue, c'est là notre possibilité d'être cosmopolites et « cosmochroniques⁶ », de voyager dans l'espace et dans le temps.

4. Je n'ai pas la source précise, je vous ai dit que ce ne serait pas un article universitaire...
5. Et j'appellerai « beauté » ce qui allie forme et fond dans le respect, la connaissance, l'amitié d'un certain *esprit de la langue*, propre aux auteurs que je cite plus haut.
6. Selon l'expression de Danielle Bajomée, professeure de lettres à l'Université de Liège, à l'occasion d'un de ses cours de l'année 1993-94, cours qui m'avaient marqué.

La façon de raconter les histoires, les mots choisis pour les raconter, sont aussi importants que les histoires elles-mêmes. Voire plus. C'est cela qui est en train de se perdre, cette conscience-là, et surtout au théâtre. Mais j'y reviendrai.

J'ai trouvé des frères et des sœurs en littérature — ils n'habitent pas forcément près de chez moi, et tant mieux —, car nous nous sommes reconnus. Je crois très fort à cela, tant en ce qui concerne l'écriture que les autres arts : le fait qu'une génération se reconnaisse, en ayant la caractéristique d'être transfrontalière, et extra-institutionnelle. Si le monde est un village, nous l'habitons avec nos mots. Et cela n'est pas *rien*, contrairement à ce que veulent continuer de penser ceux qui inlassablement posent la question : « À quoi servez-vous⁷? »

L'artiste en belgitude

J'irai vite, car il n'y a pas grand-chose à en dire. Nous sommes, en Belgique francophone, sans cesse rabaissés au statut d'amateurs. Notre activité n'est pas prise au sérieux par le monde politique. D'où le manque de moyens, l'absence de choix, le saupoudrage des subventions... Personne n'est vraiment aidé, tout le monde est frustré. Oui, tout le monde, depuis l'étudiant en première année d'art dramatique qui pensait que ce serait autre chose, l'École de théâtre, jusqu'à la ministre qui aurait préféré s'occuper de l'enfance abandonnée et des handicapés mais à qui incombe finalement la culture, oui pour-quoi pas, en passant par les directeurs de compagnies, directeurs de théâtres, porteurs de projets et autres metteurs en scène, qui n'ont jamais assez d'argent pour bien faire leur métier et qui surtout, surtout, manquent de *reconnaissance*.

Voilà le terme-clé de la Belgique artistique : si vous voulez être (re)connu, allez à Paris ! Les choses n'ont pas changé depuis les années cinquante. La Belgique, peuple de vieux, n'a pas accordé une place digne à sa jeunesse depuis trois générations. Les membres des conseils d'administration de la plupart des sociétés importantes sont octogénaires — au théâtre, c'est pareil. Les postes sont occupés jusqu'à la mort des directeurs. Et les jeunes sont trop mous, apparemment, pour accepter de voir en face cette situation — il faut dire, aussi, que la profession est divisée, et que chacun guette dans son coin la chute

7. Cf. *Ils n'ont pas faim que de pain...*

de l'autre en se disant « je sais que moi je peux faire mieux », jusqu'à ce qu'il chute à son tour...

Dans ce contexte, chacun crée dans son coin avec des petits bouts de ficelle. Je ne m'attarderai pas sur le « statut de l'artiste » qui est un chômage amélioré (et qui, à ce titre, prolonge et accentue l'aliénation), ni sur les « Assises de la culture⁸ » qui eurent lieu il y a quelques années. Mais pour se faire une bonne opinion de la culture en Belgique francophone, il suffit de regarder les vœux de la ministre Fadila Laanan pour l'année 2011, adressés à un ourson. Le « clip » de ce grand moment de culture belge (en fouillant, vous trouverez aussi celui montrant le premier ministre Jean-Luc Dehaene chevauchant, déguisé en cow-boy, un faux taureau lors d'un voyage aux États-Unis) a été publié sur YouTube et sur Facebook. Dans n'importe quel pays où la culture compte, ce genre d'exhibition aurait entraîné une démission immédiate de l'inconsciente. Et je pourrais, comme le dit une expression que je n'aime pas, « multiplier les exemples »... Mais sans doute suis-je trop élitiste pour apprécier « l'humour belge ».

Gérontocratie vs *Yes, we can!*

Si je regarde et compare mes expériences respectives sur l'ancien et le nouveau continent, la différence majeure que je puis constater est que d'un côté on accorde une grande place à la jeunesse (et donc à l'avenir), et de l'autre on la sacrifie sur l'autel du confort des générations précédentes. Les sexagénaires français et belges à la retraite ont plus de pouvoir d'achat que leurs enfants, qui travaillent. Lorsqu'un pays marche ainsi sur la tête, on ne peut que guetter du coin de l'œil la catastrophe, inévitable. Mais c'est, en vérité, toute l'Europe qui est en train de tomber.

Dans le domaine des arts et de la culture, le Québec m'a paru dynamique et confiant dans ses forces vives. Oui, c'est un mot important que le mot « confiance », pour caractériser le Québec : confiance en ses ressources, en sa jeunesse, en son identité. Ce pays qui n'a pas connu les privations de la guerre a élevé une jeunesse qui frise parfois l'arrogance et la suffisance, mais qui fait avancer le pays — et celui-ci le lui rend bien.

Grâce à ce dynamisme, que j'envie et salue, j'ai pu participer à des aventures exaltantes comme celle du Festival du Jamais Lu ou la mise sur pied des nouvelles *Écuries*. J'ai rencontré des artistes

8. Ou les États Généraux, je ne me souviens plus.

de ma génération, dynamiques et généreux, ouverts sur le monde : Marcelle Dubois, Frédéric Dubois, Evelyne de la Chenelière, Olivier Kemeid, Sylvain Bélanger, Jean Gaudreau...

Ils représentent à mes yeux ce que le Québec peut donner de meilleur en termes de qualité d'être et d'œuvre, en termes d'ouverture et de curiosité, d'échanges et de volonté de dialogue. Diriger un festival à vingt ans ou un théâtre à trente, ce n'est pas commun en Europe, je dirais même que c'est quasi mission impossible — au Québec, c'est possible.

Si je regarde le sort réservé aux auteurs québécois de talent, je peux dire honnêtement qu'une place leur est *réservée*, tandis que des auteurs français de mon âge (35 ans) comme Frédéric Sonntag ou Lancelot Hamelin attendent encore le coup de pouce qui les portera vers les grandes scènes. Tous deux ont déjà bénéficié d'articles élogieux dans la grande presse nationale — mais en France, le devenir d'un auteur ne se conçoit véritablement qu'en collaboration avec un metteur en scène, à l'image de ce qu'a donné le tandem mythique Koltès-Chéreau... C'est en ce sens que des artistes comme Gabily, Py, Lagarce ou Pommerat ont fait bouger les mentalités, en se posant ouvertement comme les metteurs en scène de leurs propres textes.

Quant aux auteurs belges, ils ne vivent pas, ne peuvent pas vivre de leur travail, car les commandes sont quasi inexistantes et les droits d'auteur trop faibles, réglementés par une association parfois contestée : la SACD. Il est en outre admis par toute la profession que l'auteur, sans qui rien pourtant n'existe, doit être payé le plus mal et en dernier.

Il faudrait, pour être proche de la vérité et s'éloigner quelque peu de la polémique, comparer les budgets réservés à la culture dans nos pays respectifs, en pourcentage des budgets globaux, mais j'assume ma subjectivité. La place réservée à la jeunesse, dans un pays, n'étant pas une question de budget mais de choix politiques.

L'Amérique, le bébé et l'eau du bain

Il y a donc quelque chose de positivement américain au Québec, dans la possibilité de cumuler plusieurs emplois, dans l'abolition de l'âge de la retraite, dans la confiance accordée aux porteurs de projets — à celles et ceux qui, dans tous les domaines, font preuve d'initiative et d'originalité. Dans la mobilité aussi, et la flexibilité des horaires.

Dans le domaine de l'écriture dramatique, il me semble qu'il s'est produit un double phénomène : le rejet de la littérature « de France »,

qui date des années soixante et qui s'est accompagné d'une émancipation par rapport à l'Église catholique, a conduit à une régionalisation des enjeux dramatiques, ainsi qu'à une américanisation de l'écriture et du jeu.

Régionalisation : le théâtre québécois parle du Québec aux Québécois. Il ne s'agit plus de *dire le monde*, mais de dire le Québec. Il ne s'agit plus d'intégrer un genre, l'écriture dramatique, faisant partie de la littérature, mais d'écrire des textes qui pourraient être des films, des séries, des romans ou des pièces de théâtre.

La langue de tous les jours s'invite dans les dialogues de théâtre, et bientôt les truste (ce qui n'est pas le cas dans des genres littéraires comme la nouvelle ou le roman québécois), le quotidien est truffé d'expressions quotidiennes et certains auteurs pensent que faire sacrer leurs personnages suffit pour obtenir valeur de compétence en matière d'écriture.

Les Américains ont réussi à fusionner la langue de tous les jours, celle du cinéma et celle du théâtre. Les Anglais non : ils ont défendu la langue parlée sur une scène comme une langue héritière de celle de Shakespeare. Même Edward Bond ou Sarah Kane, qui écrivent au décuplant, ont une conscience *littéraire* de leur activité.

Cela semble s'être perdu au Québec : on raconte des histoires, le plus simplement du monde. Claude Gauvreau est loin. De culture cinématographique la plupart du temps, les jeunes auteurs incluent des références «lynchiennes» ou «disneyiennes» (Lynch et Disney plus que Godard ou Buñuel, ça c'est sûr...) dans leurs textes, car nous vivons à une époque où l'image est reine incontestée, et où nombre d'auteurs et de metteurs en scène la placent avant le texte — certains auteurs s'attellant désormais à créer des images que le texte n'alourdira pas trop.

Ainsi leur langue est pauvre, truffée de jurons caractéristiques du Québec, de particularismes régionaux, et le côté «décalé» de certains textes (qui se croient ainsi novateurs) vient tantôt du trash hérité du cinéma américain contemporain, tantôt des dessins animés de Walt Disney (certains auteurs n'hésitant pas à truffer leurs textes d'éléments magiques, merveilleux ou autres afin de donner du plaisir à ces grands enfants que sont — prétendument — les spectateurs québécois)⁹.

9. À mes yeux, la plus grande insulte que l'on puisse faire au public, c'est de mépriser ou sous-estimer son intelligence.

Plus aucune trace de littérature dans la langue théâtrale québécoise contemporaine. Les auteurs écrivent « Passe-moi le sel câlisse ! », et les éditeurs publient.

Bien sûr, il y a des exceptions...

Il me semble ainsi que le rejet de la littérature de France a entraîné un appauvrissement considérable de la qualité de la langue théâtrale, ainsi qu'un rétrécissement des préoccupations des auteurs. Par ailleurs la manière américaine de jouer (forte et frontale) a contaminé les scènes québécoises. Les acteurs jouent vite et fort. Très peu de place désormais pour d'autres couleurs d'interprétation, pour de la subtilité, pour de l'âpreté. C'est le « show » ! et c'est « le fun » ! Éclairiez-moi tout ça en vert et en rose !

Or le théâtre est là pour dire le monde, dire l'humain, la complexité de l'humain, la douleur aussi de sa présence au monde. Il est, comme tous les arts et comme le rappelle très justement Catherine Breillat à propos du cinéma¹⁰, là pour « tendre un miroir tranchant » aux spectateurs, s'adresser à leur Moi adulte et non leur Moi enfantin ou adolescent, et les pousser à la réflexion¹¹.

À force de sacrifier au divertissement, et de vouloir faire du passé table rase, il me semble que le théâtre québécois a jeté le bébé littéraire avec l'eau du bain français.

La durabilité des choses

Je m'interroge aujourd'hui sur la possibilité de nouer des liens durables avec le Québec, qui, on le sait, aime beaucoup s'exporter, mais aime peu importer. Or il est vital de prendre conscience que, un, la « culture québécoise » est bien vivante et présente et hors de danger, et que, deux, les échanges doivent se faire *dans les deux sens*.

Entre artistes, je le sais, nous nous retrouverons toujours, et les liens que nous nouons désormais ne se dénoueront pas. En ce qui concerne les structures chargées de favoriser ces échanges, je suis plus que dubitatif. Les « cellules culture » de nos gouvernements respectifs sont devenues des petits potentats où prévalent le fait du prince et la revanche des médiocres, artistes rentrés ou ratés,

10. Dans les suppléments à *Salò*, de Pasolini, DVD.

11. C'est toujours un étonnement pour moi de constater que les Québécois, qui défendent si âprement le français, ont adopté si volontiers le vocable « show » au détriment du beau mot de « spectacle ». Autre objet de ma curiosité : le journal *Voir* qui, sans honte, s'adresse « aux consommateurs de culture », sans y... voir, justement, de contradiction majeure.

assoiffés de pouvoir sur celles et ceux dont ils n'ont pu ou n'ont pas osé rejoindre les rangs.

En enseignant à l'UQAM, l'automne dernier, j'ai aussi été frappé de constater que beaucoup de mes collègues avaient une vision « pragmatique » de l'enseignement : donner à ces étudiants-qui-paient une formation qui leur donne accès à l'emploi sur le marché du travail québécois. Exit la recherche. Exit le temps nécessaire au questionnement. Exit la maturation liée à la fréquentation des œuvres, des grands textes, des chefs-d'œuvre de l'art. Éclairez-moi ça en vert et en rose ! Et hop, circulez, y a rien à voir...

Face à des étudiants qui avaient comme cadre de référence Walt Disney et *Le magicien d'Oz*, j'ai eu du mal, c'est vrai, à entrer avec eux dans Lagarde, Kafka et Thomas Bernhard. Avoir la technologie est une chose, avoir la maturité intellectuelle en est une autre.

La question est la suivante : l'école est-elle le lieu, privilégié, de la recherche et du développement de soi ? Ou est-elle celui de la formation qui colle le plus au présent ?

On n'enseigne ni n'apprend rien sans notions historiques. Coller au présent est sans doute l'erreur majeure de certains pédagogues qui, croyant rendre service ou voulant plaire à des étudiants qu'ils souhaitent garder pour les dollars qu'ils apportent à l'école, enseignent des techniques et des savoir-faire sans prendre le temps d'expliquer aux étudiants l'origine et l'histoire de ces techniques. Sans prendre le temps de les faire s'interroger sur eux-mêmes.

Cette culture du présent, qui plante beaucoup mais en terre peu profonde, m'effraie et me place dans ma position de vieil Européen pour qui l'École, justement, avait ceci de respectable qu'elle offrait à tous une *culture générale* qui servirait toute la vie, qui façonnerait l'âme — et spécialement l'École de théâtre, car chacun sait qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, mais justement : qu'ils réussissent ou non dans la profession, aux yeux des maîtres qui m'ont formé, l'École devait être pour tous le lieu d'un questionnement précieux sur l'Être, sur la qualité de l'interprétation, sur le sens de nos métiers d'artistes, sur la recherche théâtrale, sur la vie.

Il ne s'agissait pas de former des acteurs prêts pour l'audition du Quat'Sous.

Cette culture du présent, de l'immédiateté, de l'obligation du résultat pose question sur la durabilité des liens dans une société où chacun ne fait plus, en vitesse, que passer.

Trop de Québec tue-t-il le Québec ?

Finally, le Québec ne s'intéresse-t-il qu'au Québec ? Parfois non, souvent oui. Ce pays, si riche de ressources humaines et matérielles, est guetté, sans doute, par le repli sur soi. J'espère de tout cœur que les portes vont s'ouvrir, que les échanges vont fleurir, que le dialogue va se nouer avec des partenaires dans le monde entier, et en ce qui concerne le théâtre, avec la francophonie. J'espère que le divertissement ne l'emportera pas sur le théâtre de recherche, sur la qualité littéraire, sur la beauté des œuvres. J'espère que les auteurs ne tricheront pas avec leur talent, que les metteurs en scène feront confiance au théâtre, et que les directeurs de salle miseront sur l'intelligence des spectateurs. J'espère qu'au Québec, la culture n'est pas morte, et que cette citation de Jean-Luc Lagarce ne peut pas, ne pourra jamais s'appliquer à lui :

Une société, une cité, une civilisation qui renonce à l'Art, qui s'en éloigne, au nom de la lâcheté, la fainéantise inavouée, le recul sur soi, qui s'endort sur elle-même, qui renonce au patrimoine de demain, au patrimoine en devenir pour se contenter, dans l'autosatisfaction béate, des valeurs qu'elle croit s'être forgées.

Et dont elle se contenta d'hériter, cette société-là renonce au risque, elle s'éloigne de sa seule vérité, elle oublie par avance de se construire un avenir, elle renonce à sa force, à sa parole, elle ne dit plus rien aux autres et à elle-même.

Une société, une cité, une civilisation qui renonce à sa part d'imprévu, à sa marge, à ses attermoissements, à sa désinvolture, qui ne renonce jamais, ne serait-ce qu'un instant, à produire sans réfléchir, une société qui ne sourit plus, ne serait-ce qu'à peine, malgré le malheur et le désarroi, de ses propres inquiétudes et de ses solitudes, cette société-là est une société qui se contente d'elle-même, qui se livre tout entière à la contemplation morbide et orgueilleuse de sa propre image, à la contemplation immobile de sa mensongère propre image.

Elle nie ses erreurs, sa laideur et ses échecs, elle se les cache, elle se croit belle et parfaite, elle se ment. Et désormais avare et mesquine, la tête vide, les économies d'imagination faites, elle disparaît et s'engloutit, elle détruit la part de l'autre, qu'elle le refuse ou l'admette, elle se noie et se réduit à

son propre souvenir, l'idée qu'elle se fait d'elle-même. Elle est fière et triste, nourrie de son illusion, elle croit à son rayonnement, sans suite et sans descendance, sans future histoire et sans esprit. Elle est magnifique, elle le croit puisqu'elle le dit et reste seule à l'entendre. Elle est morte¹².

12. Jean-Luc Lagarce, « Nous devons préserver les lieux de la création », dans *Du luxe et de l'impuissance*.